

## I. MÈRE, JEUNESSE

**MÈRE :** Papa disparu, je t'invoque, viens au secours de ta fille inhumaine. Je n'étais pas faite pour tomber vivante sous les dents de la roue.

**JEUNESSE :** Je ne sais rien de ta vie. Je suis avant ta vie, son moment de richesse, de promesse. Je sais que je suis aimée : mon père et ma mère m'aiment. Ah, le port glorieux de qui est doublement aimé. Je suis naïve et invincible, je suis moi-même.

**MÈRE :** Pauvre enfant que je fus, je ne puis regarder en arrière. Ce qui m'arrive a sectionné l'ancien, le passé sur lequel je m'appuyais, dont j'étais le vert rejet, la branche venue. Plus de passé, mon père, je ne sais plus où tu te trouves, où te chercher. Mon dieu, ce n'est pas possible. Comme je hurlais. Combien je refusais, le front contre le mur et léchant le salpêtre de la souffrance sans larmes. Troc refusé avec le destin, à qui j'offrais ma vie contre la sienne. Silence dont le puits grimace. Oh l'absolu silence, papa, le vacarme assourdissant de la nouvelle. Il était parti à une heure trente, ce jour-là, sans déjeuner, il est venu dans la pièce où je me tenais, n'étais-je pas en chemise encore ? Beau, frais, et dans l'élan de sa jeunesse...

JEUNESSE: Cela, ça me connaît: dans l'élan de sa jeunesse.

MÈRE: Son premier nom, avant qu'on lui donne le sien, ne fut-il pas « beau trouvé »? Rappelle-toi, père.

JEUNESSE: Si je me rappelle! C'est le nom de l'enfant élevé au fond d'un lac par une fée, la fée...

MÈRE: Ce fond du lac qu'est le ventre des mères quand elles enfantent. Et maintenant un embauchoir vide. Beau trouvé, beau perdu. Ah je ne lui ai pas dit adieu. Comment pouvais-je savoir, imaginer! Ah je n'ai pas assez suivi les avis de l'inquiétude qui font de tout départ bénin un adieu à qui ne reviendra jamais. Je n'ai pas embrassé sa joue ailée, ou si peu ou si vite, comme on embrasse la joue désormais fuyante d'un fils devenu homme, je n'ai pas baisé ses yeux bruns, ses longs cils, son habileté longiligne, je n'ai pas embrassé ses mains fines. Il était ce jour-là vêtu par le temps d'aujourd'hui, en blouson de cuir qui fut le berceau de sa mort, avec ces baskets que j'ai tant aimées.

JEUNESSE: Tiens, moi aussi j'aime les baskets. Mais les profs ne les aiment pas, ils disent qu'on n'y a droit que pour la gym.

MÈRE: Souplement chaussé, il ne pouvait dérapier, pas de velours, danse indienne des orteils. Et le pantalon? Quelle chemise? Ses clefs étaient dans sa poche, gage de retour, et autour des oreilles, comme deux essaims d'abeilles enchantées, un casque dans lequel il écoutait *Britannicus*.

JEUNESSE: Un tourne-disque portable? C'est formidable, il faut que je me procure cela. Moi aussi, je préfère écouter des disques de théâtre, Dullin par exemple: « Je vais faire l'emplette d'un miiiiiroir », plutôt que des chansons de variétés. Dis-moi: où cela s'achète-t-il, ce casque?

MÈRE: La chemise était bleue. Chaque détail est une enseigne pour la souffrance.

JEUNESSE: Rien de véritablement mauvais n'a pu m'arriver. J'ai treize ans, je sens une telle force. Ma main est glissée dans

celle de papa. Quelqu'un prend cette photo que je vois que tu as sur ton mur. Regarde-nous, regarde papa et moi : nous sommes côte à côte et épaulé contre épaulé, la mienne n'arrive qu'à la hauteur de son cœur, je regarde à gauche, il regarde à droite. C'est drôle, lui regarde vers l'avenir et moi vers le passé. Si tu montais sur une hauteur, tu nous verrais, tu te verrais jadis car je ne puis me voir en toi, femme du désastre. Pourquoi tes yeux sont-ils si secs ?

**MÈRE :** Foudroyée. Je ne puis pleurer, je ne puis me plaindre, je suis l'horloge arrêtée, l'aiguille pendante, l'aile cassée de l'oiseau. Cinq heures de l'après-midi, un dimanche. Mon enfant, mon bel enfant.

**JEUNESSE :** Est-ce de moi que tu parles ? Je ne suis pas ton enfant. Je suis toi, enfant, ce n'est pas la même chose.

**MÈRE :** Mon enfant je ne t'ai pas dit adieu  
Je vois des enfants  
gais gracieux ronds pleins de sens  
certains ont sept ans  
ou l'œil de biche de l'adolescence  
je vois des enfants blonds, clairs, couverts de leur propre  
fourrure  
prenant leur vie comme une chose sûre  
moi dont le cœur est absolument blanc  
je te vois  
toi  
mourant  
dans mon sang.

**JEUNESSE :** Tu ne peux me voir ! Je ne suis pas morte, je suis toi.  
À treize ans !

**MÈRE :** Je ne t'ai pas dit adieu, forme adorée  
liste vivante,  
avec l'avenir accroché à chacun de tes gestes  
Je ne t'ai pas dit

adieu

Le dimanche à midi d'où je ne te reverrai jamais.

**JEUNESSE:** Alors, ce n'est pas de moi que tu parles, parce que moi, tu me reverras toujours, tant que tu vivras au moins, puisque je suis toi, toi à tes différents âges.

**MÈRE:** Je dois croire que tu es mort  
que ta vie est perdue  
que je ne te reverrai jamais  
alors je crie, déchire  
l'âme que j'avais  
rien pas même une image  
de toi petit  
de toi que j'ai connu  
mieux que n'importe qui  
toi enfant de moi pas même à moi.

**JEUNESSE:** Mais je suis à toi puisque je suis toi! Que racontes-tu! Tu ne dois pas croire que je suis morte, je suis ici derrière toi, tout près de toi. Quand tu t'appuies, le mur qui te soutient, c'est moi, quand tu te tournes, ce que tu aperçois, c'est moi encore, je suis partout où tu es, sauf évidemment dans l'avenir.

**MÈRE:** Ce n'est pas toi qui étais dans l'avenir, c'était lui. La roue du temps s'est changée en roue d'acier.

**JEUNESSE:** De qui parles-tu? D'un homme?

**MÈRE:** Il est mort homme et enfant à la fois. Il avait vingt ans, vingt ans. Comme il savait ce que vingt ans veulent dire! Vingt ans. À vingt ans, disait-il, Alexandre était sacré roi, Octave ordonnait la grande proscription de la Lex-Sitia, Néron était empereur depuis trois ans.

Vingt ans était une vie courte, mais c'était une vie, sa vie unique et irremplaçable qui le faisait mon enfant. Il ne faut pas dire qu'il fut une fleur passagère, semblable à celles qu'il m'a apportées, à moi sa mère, le jeudi avant sa mort, des œillets clairs et des tulipes foncées.

Ah, sa silhouette svelte et un peu penchée, son visage blond aux yeux bruns, son esprit de finesse, de gaieté, son intelligence profonde, perspicace et sensible, son goût des héros anciens et du droit d'aujourd'hui, et comme il prenait la vague du monde qui est le nôtre, cherchant sa crête et non pas sa boue.

**JEUNESSE :** D'abord je ne suis pas ton enfant. J'ai horreur qu'on me traite d'enfant, c'est une manie chez les femmes mûres, elles vous jettent de ces « mes enfants » pour vous remettre à votre place... Et si je te disais « femme mûre » pour te remettre à la tienne? Et ensuite, je n'ai pas vingt ans, mais seize. Et je ne comprends goutte à ce que tu dis. De qui parles-tu?

**MÈRE :** De mon fils. Ôte-toi de là, ne me torture pas. D'ailleurs, je ne te vois pas, je ne suis plus, moi qui étais, je n'ai plus de passé.

Le foin empoisonné est pour moi pour mon réveil  
qui a tué le gnou?  
dont tu parlais si drôlement si amicalement  
quand tu vivais  
le balancier avec son style au bout  
cadran solaire pour ce qui est mort  
va de l'horreur à l'effroi,  
de l'impossible à  
l'écrasement

Jamais plus, il  
ne me sera donné  
de te voir tel que  
tu étais,  
la mouche verte de ta mort bourdonne  
autour de chaque image  
chaque image de toi est comme ces dieux qu'attend hors du  
temple une monture,

chaque image de toi est montée  
sur la mouche-musaraigne  
de la mort  
je veux te dire  
mon amour  
les mots  
tendres sont sans direction  
affolés par le rebroussement  
idiots à force d'être adressés à toi  
quel mal pouvait me venir de mon  
enfant  
sauf  
sa mort  
la citerne horrible a hissé son eau.  
Combien je t'aime  
mon fils  
alors que tu n'es plus  
jamais le verbe être n'avait agi  
liant la phrase  
ici la déliant à jamais  
ce qui était certain était ta vie longue  
ôtant un jour  
la mienne  
comme du lierre  
jadis? plus de source, plus d'enfance, celle de mon fils a effacé  
la mienne  
ma vie d'avant est une roue voilée qui tourne toute seule hors  
du temps  
le temps de ta mort me tient dans son poing fermé  
les épaisseurs douces de ta vie meurent une à une à leur tour  
quelquefois je dis « tu es en moi » autrement que dans une  
conque natale  
je glisse en toi tu glisses en moi  
deux pentes vertigineuses accolées.

Il faut savoir que tu  
es mort  
dans aucun au-delà  
que je ne t'ai pas vu mort  
ou effrayé, ou étonné  
l'insurmontable pour  
ta mère devenue telle  
avec rien à protéger  
ni même le passé.

Il n'y a rien derrière moi.

**JEUNESSE:** Mais si, mais si, quoi que tu fasses, il y a moi.

**MÈRE:** Je suis née le jour de la mort de mon fils.

**JEUNESSE:** Pas du tout. Tu es née d'un père et hélas aussi d'une mère. Dans ta façon de tout prendre au tragique, comme je la retrouve! Quand elle perd ses clefs ou se dispute avec moi ou n'importe quoi sans gravité, la voilà qui monte aux extrêmes, qui parle de se pendre, tu as remarqué avec quelle facilité elle parle de se pendre. Pourtant, elle n'est pas d'origine paysanne et je viens de lire, tu sais pour mon exposé en sociologie, que le suicide par pendaison est le plus fréquent chez les paysans. Demain, j'aurai dix-neuf ans et j'espère aussi dix-neuf en exposé. Sans doute est-ce aussi pourquoi tu es si suicidaire, parce que les histoires que tu racontes sont suicidaires, tu ne crois pas? J'imagine – ce sera le fond de mon exposé en psychologie du mois prochain – que les filles d'une femme qui, pour une clef perdue, proposait de se pendre, ont conçu, dès leur enfance, que le suicide était une solution aux petits ennuis de la vie comme aux grands. D'avoir si souvent entendu sa propre mère parler de ça, à propos de bottes. Tu ne crois pas?

**MÈRE:** Comme à tire-d'aile, une bande d'oiseaux  
le plus petit ferme le ban  
vole vers la migration, les pays tièdes du passé,

ce que je me rappelle de toi,  
ta belle tête ressemblante,  
ton corps pour moi non corps  
espace de chair parfait pour la fonction  
humaine,  
tes cheveux, leur coupe vitale à poignées  
qui disposait sur tes tempes le  
casque de mon père  
tes yeux doux allant vers ton sourire  
liés par une joie,  
en revenant intacts,  
entrent chacun à leur tour dans  
mon malheur.  
Je suis descellée, l'arbre de vie  
qui croissait en moi  
tranché  
je suis aveugle à moi  
le monde est juste  
je suis sans mois sans jour  
sans vitre.

**JEUNESSE :** Ce « je vais me pendre », ressac sur elle des dangers véritables qu'elle a courus : deux guerres, une révolution, excusez du peu, celle de 17, et tous les deux, notre père et notre mère, la guerre, la lutte antinazie, les persécutions. Ils ont franchi de tels obstacles, sont sortis indemnes de telles catastrophes qu'ils me paraissent invulnérables. Et sortant d'eux, je me sens invincible.

**MÈRE :** Rien n'annonçait le dur destin,  
le déclin instantané  
de toutes tes qualités  
une à une et ensemble  
repliées d'un coup  
rien ne faisait pressentir  
(je n'ai pas eu de pressentiments)

les pressentiments sont des adieux)  
rien n'annonçait ta mort  
à part ta vie inappréciable  
(quand ma ligne courte lisait ta ligne longue)  
rien ne faisait pressentir  
ta mort  
sinon ta pleine vie.

**JEUNESSE:** Quand je fais les poches de ma vie, elle ne recèle aucun malheur. Je suis fière de l'instant qui passe, accroché au temps par les talons. L'acrobate tient ainsi au trapèze.

**MÈRE:** L'instant que j'ai chéri s'est désavoué, avec lui le moment, la minute, tout ce sur quoi une vie sait qu'elle a un essor. Il ne faut qu'un moment pour mourir. Le jour et le crépuscule et la nourriture qui l'attendait et moi, sous le nom de mère, nous avons été désavoués, détroussés, nous mendions sur le chemin où chacun est si pauvre qu'il ne peut nous secourir.

Il ne faut pas,  
il ne faut pas penser à l'avenir ni à tout ce qui a une suite  
ni prononcer: « et ainsi de suite ».

Il y avait encore deux heures avant minuit  
et il n'avait pas mangé.

Ce n'est pas que je lui avais tout donné: sang, peau, une douce peau si fine. J'avais gardé ma vie près de moi.

**JEUNESSE:** Pardi, c'est moi que tu as gardée près de toi.

**MÈRE:** Mais quand il est mort, il est devenu toute ma vie et elle est partie avec lui. Ce qui me reste...

**JEUNESSE:** Moi.

**MÈRE:** Ce qui me reste sont des jours qui ne se multiplient pas, une veine clouée, une ligne qui ignore les points dont elle est faite. Et les bavardages circulaires de la plainte, sa planchette inclinée vers l'eau sur quoi on ne peut rien laver.